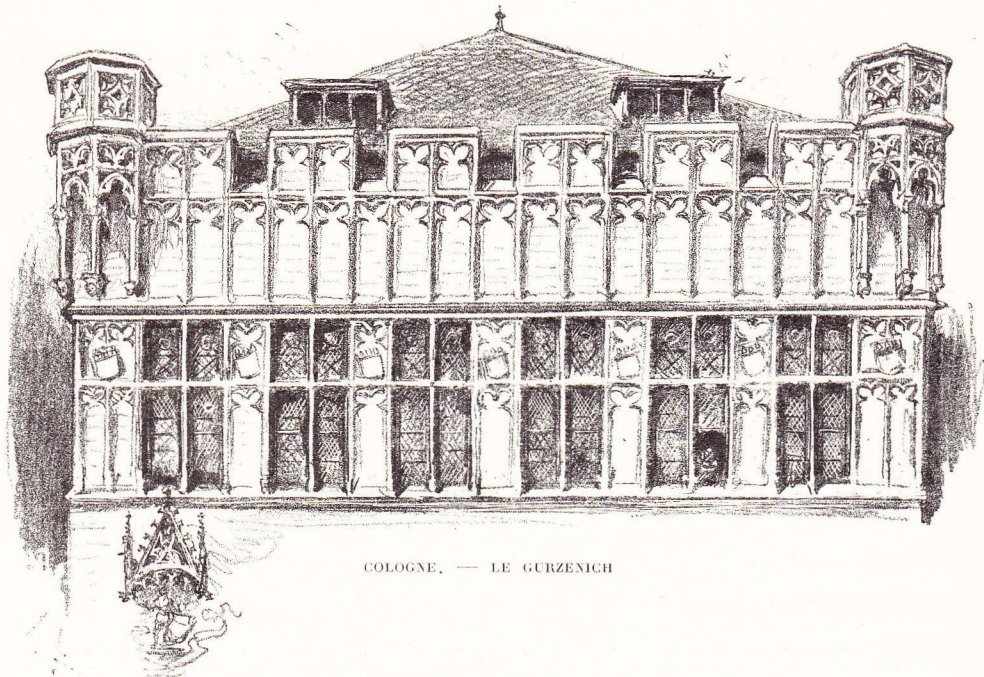




COLOGNE. — LE GURZENICH

XVI

COLOGNE

LA FAÇADE SUR LE RHIN. — GRANDES ÉGLISES ROMANES ET CATHÉDRALE GOTHIQUE. — LES LONGS MALHEURS DU DOM. — LE RATHAUS. — JEAN DE WERTH. — LE GURZENICH. — DAME RICHMODIS

Les vieilles estampes du ^{xvi}e siècle nous donnent, avec une grande minutie de détails, l'aspect de Cologne se développant en façade sur le fleuve, avec tous ses principaux monuments faciles à reconnaître, dépassant de leurs tours et de leurs flèches une longue muraille crénelée bordant le port, devant laquelle des nefs de toutes sortes débarquent gens et marchandises, longs bateaux de charge à peu près semblables aux péniches actuelles, ou navires portant mâts et vergues, qui tiennent la place des vapeurs amarrés aux quais modernes.

Parmi toutes ces tours à créneaux, toutes ces flèches d'églises, s'aperçoit la haute abside de la Cathédrale, avec la grue sur les tours inachevées, restée là inoccupée depuis 1509, grue symbolique qui disait que, malgré

tout, l'œuvre n'était pas abandonnée, et qui, dans une nuit d'hiver en 1815, s'écroulant par vétusté, rappela aux fils oublieux le devoir délaissé si longtemps, et donna ainsi le signal de la reprise des travaux.

Combien des cent cinquante églises, chapelles ou cloîtres d'autrefois, reste-t-il aujourd'hui ? Le compte, après les grandes guerres et la ruine de Cologne à la fin du *xviii*^e siècle, serait difficile à établir. En tout cas, les principaux édifices sont restés ; il subsiste assez de superbes églises, merveilles de l'art roman surtout, pour faire à la Cathédrale enfin terminée, la plus magnifique couronne de tours et de clochers qui se puisse voir en aucune autre ville.

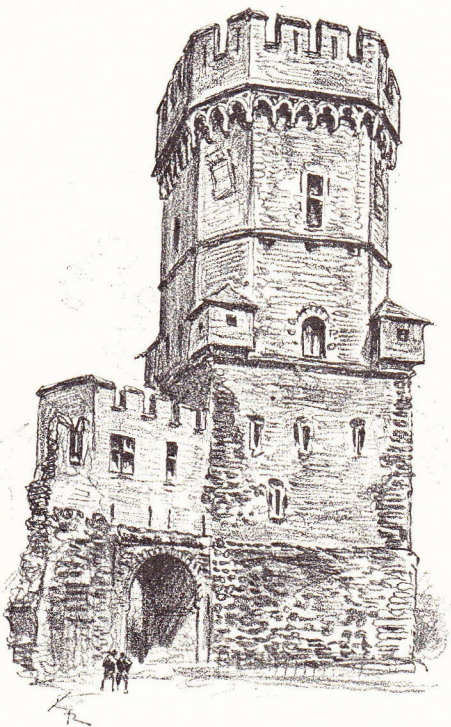
Au premier plan, sur le quai presque, au-dessus d'une curieuse ligne de maisons à pignons, que le rempart disparu séparait autrefois du Rhin, s'élève le Grand Saint-Martin, basilique romane, vue par son abside ronde sur laquelle s'appuie une énorme tour carrée, flanquée de quatre tourelles, qui semblerait colossale, vraiment, si, un peu plus loin, les flèches de la Cathédrale n'élevaient leurs pyramides ajourées bien plus haut dans le ciel.

A côté de Saint-Martin, un bâtiment à larges créneaux développe sur le quai une longue façade entourée de verdure, sous lesquelles on boit de la bière en écoutant de la musique. C'est la Stapel-Haus, récemment restaurée et agrandie, quand on a dégagé le quai des lourds bâtiments qui l'obstruaient. La Stapel-Haus, édifice du *xv*^e siècle, qui fut halle au poisson et même abattoir, renferme aujourd'hui le Musée d'histoire naturelle et, au rez-de-chaussée, une grande brasserie-restaurant.

Il faudrait traverser le pont de bateaux et passer à Deutz, sur la rive droite, pour distinguer toutes les flèches d'édifices silhouettées en arrière, s'estompant plus ou moins dans les vapeurs et les fumées ; tout cela, flèches, beffrois, pavillons, clochetons, larges combles et tours de la gare centrale, constitue un piédestal immense, à gradins marqués par des tours diverses, pour la fabuleuse Cathédrale. On la voit par l'abside, le chœur où s'entrecroisent les arcs-boutants et les contreforts hérissés de pinacles, qui fut toute l'église pendant des siècles.

Le Dom de Cologne fut commencé, après l'incendie d'une précédente cathédrale, vers le milieu du *xiii*^e siècle, au début d'une époque de grande

prospérité et d'un éclat merveilleux de civilisation pour la ville enrichie par l'extraordinaire mouvement du fleuve, que remontaient des flottes marchandes de Hollande et d'Angleterre, se croisant avec d'innombrables bateaux chargés de tout le négoce du Midi.



LA BAYENTHURM, A COLOGNE

On a très longuement discuté sur le nom de l'architecte qui fournit les plans de l'édifice, et dont le dessin, retrouvé par morceaux moisis chez des brocanteurs de Darmstadt et de Paris, peut se voir accroché au mur de l'une des chapelles. L'imagination populaire, frappée des vicissitudes de l'œuvre traversée si terriblement par les désastres et les catastrophes, n'hésitait pas : elle déclarait tout simplement que c'était le Diable. L'architecte du ^{xiii}e siècle dont le plan, entre beaucoup d'autres, avait été accepté par l'archevêque Conrad de Hochstaden, tenait ce plan de Satan qui, sur le don de son âme, le lui avait tracé de sa griffe savante.

Cependant, l'architecte rusé voulut escroquer le Diable, enlever le plan sans signer sa promesse, mais dans la lutte le Diable lui arracha le parchemin, ne lui en laissant qu'un petit fragment dans la main : d'où impossibilité de mener l'œuvre jusqu'au bout.

La Cathédrale était condamnée à ne jamais s'achever, il fallait en faire son deuil. Satan s'était mieux défendu qu'en nombre de cas semblables, où l'on exploita sa naïveté en lui donnant à croquer un loup, comme à Aix-la-Chapelle, un âne ou un chat ; on a même été en je ne sais plus quel pays, lorsqu'on se trouvait devant quelque insurmontable difficulté pour élever de trop considérables nefs, jusqu'à lui faire croire, pour exciter son ardeur à travailler, que c'était une taverne que l'on construisait.

Toujours est-il que les luttes violentes des bourgeois pour les libertés

de la ville contre les empiètements des archevêques, les révoltes populaires contre les nobles, les guerres eurent pour effet de ralentir singulièrement la construction de la Cathédrale, après le zèle des premières années. Il y avait un sort sur l'édifice ; même dans les périodes de prospérité et de tranquillité, il n'avancait plus. Au xvi^e siècle on couvrit la nef d'un toit provisoire, et tout fut dit.

On entre dans le siècle de la Réforme. Cologne la Sainte, la ville aux cent églises, où se révèrent les reliques des Rois Mages et de sainte Ursule, la cité qui eut de si brillantes époques artistiques, est menacée aussi par le mouvement luthérien. Un de ses archevêques passe à la Réforme, il épouse l'abbesse d'un couvent dans l'espoir de faire souche et de garder pour sa famille la dignité de Prince Électeur, mais ses ouailles refusent de le suivre dans son évolution intéressée, et il est chassé de son trône épiscopal. Cependant, en raison des malheurs du temps, on ne songe plus à l'œuvre de la Cathédrale, ou bien si l'on travaille un peu au Dom à partir de ce moment, c'est pour modifier sa décoration et la mettre aux modes du jour.

Au nom du goût régnant, on torture le gothique à l'intérieur, on taille, on rabote, on mutilé, on accommode en classique, voire même en rococo. Puis souffle la grande tempête. La Révolution s'empare de l'édifice ; la Cathédrale est dévastée comme les autres églises, transformée en magasin à fourrages pour les armées républicaines. C'est la ruine imminente, la démolition discutée.

En 1814, par les réclamations incessantes et l'énergie d'un artiste, Sulpice Boisserée, la Cathédrale est sauvée, les yeux se rouvrent après trois siècles, on revient à la merveille délaissée, dégradée, humiliée, on bouche les brèches, on recouvre, puis on décide la reprise de l'œuvre, — et l'année 1880 voit son achèvement ; la décoration de la nef et des chapelles, où tant de monuments ont pris place, est complétée, et les deux féeriques tours de la façade portent leur envolée à 156 mètres.

Pour faire cortège au Dom splendide, merveille rêvée par les admirables gothiques du xiii^e siècle, les âges précédents ont laissé dans Cologne de non moins belles constructions romanes. Outre le grand Saint-Martin du port, on peut trouver une dizaine de grandes églises romanes qui toutes

ont remplacé des édifices des premiers siècles chrétiens, ou des basiliques païennes, provenant de la Cologne des Francs Ripuaires et des Carlovingiens, comme de la vieille cité romaine, la *Colonia*, fondée par Agrippa, camp retranché des légions de Germanicus, où naquit Agrippine, la mère de Néron, en l'an 16 après Jésus-Christ.

De ces superbes églises romanes, trésor de Cologne, les plus anciennes peut-être sont les plus transformées, par suite de restaurations ou reconstructions aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles. Sainte-Ursule a été bien des fois reprise et réédifiée depuis le ^{iv}^e siècle qui la dédia à sainte Ursule, princesse de Grande-

Bretagne, massacrée à Cologne par les Huns, suivant la légende, avec ses onze mille compagnes, en revenant sur onze navires, d'un pèlerinage à Rome. Saint-Georges, Sainte-Cécile, sont transformés aussi, mais Sainte-Marie au Capitole est restée bien complète dans sa forme primitive, magnifique à l'intérieur, rutilante et ambrée à l'extérieur, et elle date à peu près de l'an mille, sans préjudice de fragments antérieurs.

L'église Saint-Géréon, dédiée au chef de la légion thébaine, qui subit ici le martyre avec 318 de ses

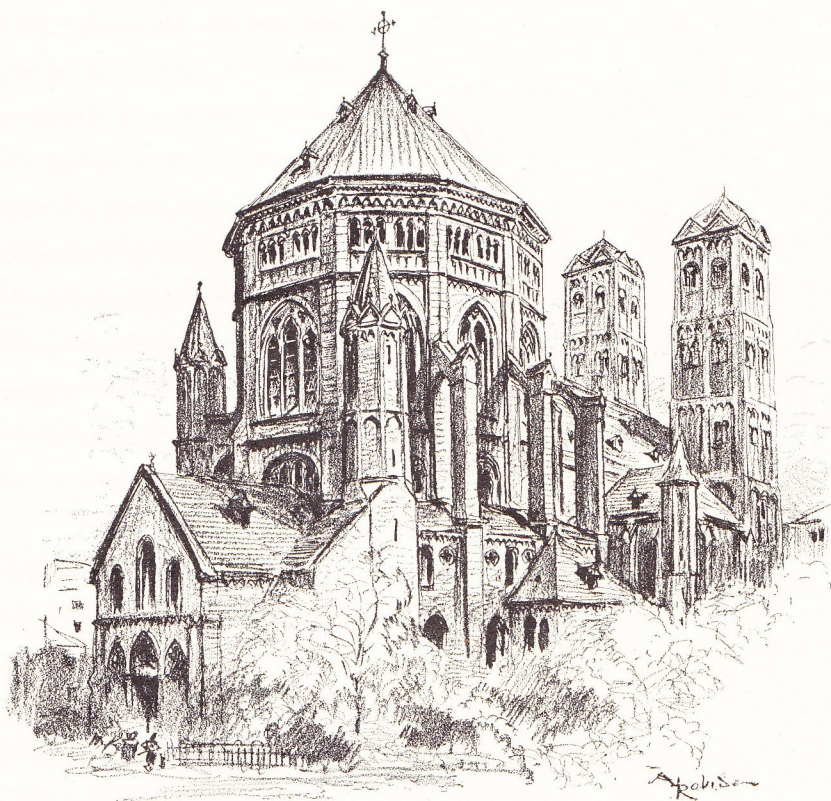


COLOGNE. — ÉGLISE DES APÔTRES

compagnons, sous Dioclétien, et l'église des Apôtres sont les plus intéressantes de ces grandes constructions romanes. L'église des Apôtres fondée

en 1020 a trois absides rondes garnies de grandes arcades et d'arcatures, absides chevauchées de frontons et serrées en un groupe compact, comme pour épauler les tours et la coupole centrale à lanternon byzantin.

Saint-Géréon présente une autre disposition. C'est d'abord, après un petit porche, une haute salle décagone formant extérieurement une grosse



COLOGNE. — ÉGLISE SAINT-GÉRÉON

tour gothique, soutenue par des arcs-boutants et deux tourelles, un chœur très long avec deux hautes tours romanes dépourvues de flèches. Ces deux églises sont, à l'intérieur, d'aspect aussi original, aussi riche en effets pittoresques que leur structure extérieure le peut faire prévoir. La jolie petite fontaine de style gothique érigée entre Saint-Géréon et le modeste palais épiscopal, portant sur une colonne au-dessus des Apôtres une statue de la Vierge, ne date que d'une quarantaine d'années.

Après ces belles églises on peut citer encore Saint-Cunibert, Saint-Pan-

taléon, Saint-André, en partie romane, Saint-Séverin, romane avec de belles tours gothiques, les Minorites, etc.

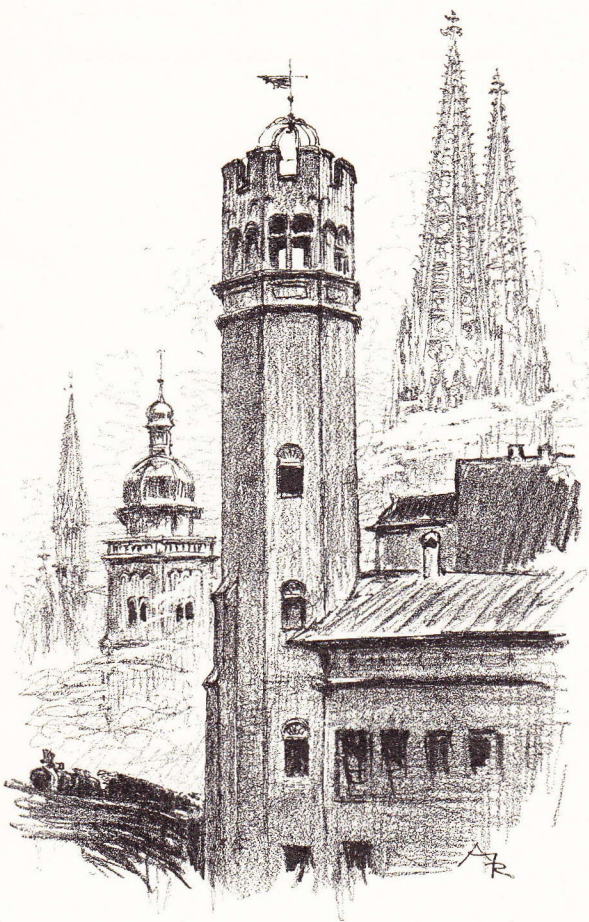
Nul pays mieux que Cologne, avec toutes ses églises romanes super-

posées sur des débris d'églises des premiers âges chrétiens ou sur des ruines de temples romains, ne parle mieux de ces rudes temps où barbarie et paganisme avaient des reflux soudains, où, lorsque les évêques missionnaires croyant l'œuvre de la civilisation chrétienne assurée, surgissaient des hordes barbares massacrant et dévastant. La légende de sainte Ursule est le souvenir d'une de ces catastrophes.

Cet état perpétuel de lutte dans ces *marches* frontières de la civilisation explique, après les évêques évangélistes, les évêques guerriers, coiffant le heaume après la mitre, et quittant la crosse pastorale pour la lance et l'épée.

Un évêque de Mayence au ^{viii}^e siècle ayant péri dans une de ces invasions, son fils, devenu évêque à son tour, porte la guerre chez les Saxons et abat de sa main le chef qui avait tué son père. Les rudes prélats en armures de l'âge suivant, les princes-évêques des diocèses du Rhin, restaient dans la tradition. Leurs prédécesseurs avaient conquis, ils défendaient, soit contre la noblesse des burgs, soit contre les puissances nouvelles, les corporations des Villes.

Derrière le grand Saint-Martin, en passant par les petites rues étroites



COLOGNE. — TOURELLE DU SÉMINAIRE

de la vieille ville, on rencontre les deux places, *Alter Markt* et *Heumarkt*, vieux marché et marché au foin, toutes deux pittoresques avec leur fond de vieilles maisons. Sur le Heumarkt s'élève la statue équestre du roi Frédéric-Guillaume II, sur un piédestal entouré des principales figures de son temps, en hauts reliefs ou en statues.

L'Alter Markt a pour pièce de milieu, au-dessus des bonnes femmes du marché et des étalages de légumes, une fontaine moderne sur laquelle se dresse la statue de Jean de Werth, l'audacieux général des reîtres de l'Électeur de Bavière pendant la guerre de Trente ans, celui qui, dans la campagne de 1636, poussa une pointe hardie jusqu'en Picardie, et qui, pris deux ans après sous Rheinfelden, demeura enfermé quelque temps à Vincennes, où les belles dames l'allaient visiter, s'étonnant, sur sa réputation, de ne point trouver l'air si croquemitaine à ce beau cavalier.

La fontaine est gracieuse et la statue a belle mine. Un bas-relief rappelle les humbles commencements du général des reîtres ; il représente un petit villageois faisant ses adieux à une jeune paysanne ; c'est Jean de Werth, simple paysan, quittant son village pour s'enrôler par suite de chagrins d'amour.

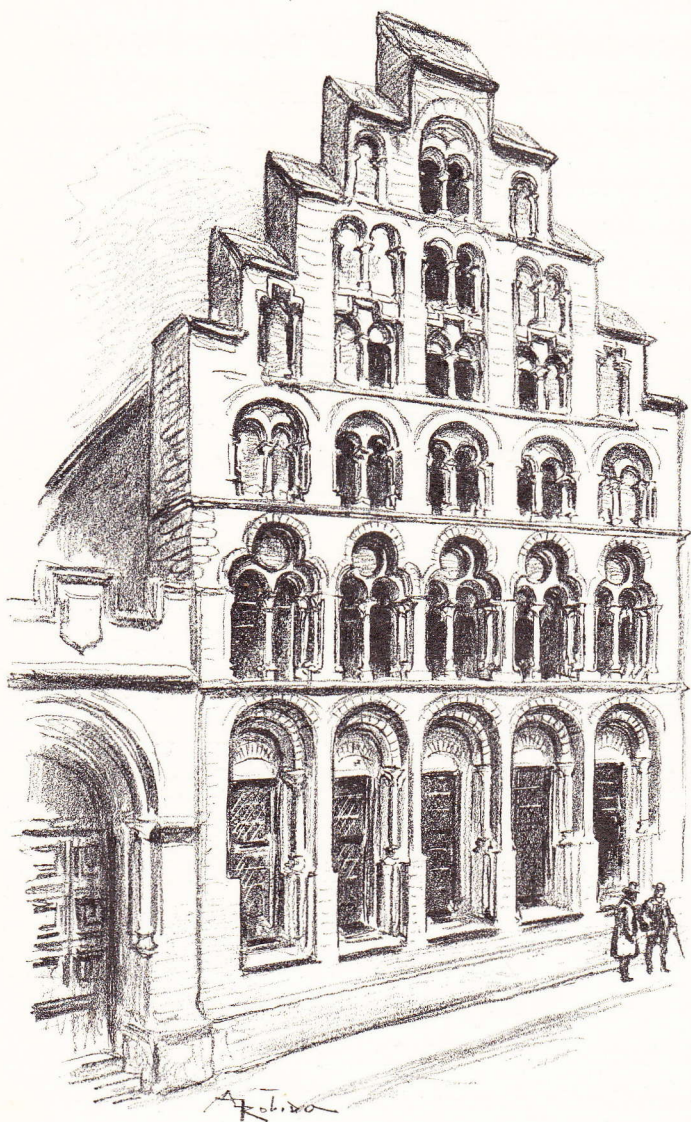
La tour de l'hôtel de ville pointe au-dessus des maisons de l'Alt-Markt. Ce joli beffroi tout brodé de sculptures autour de ses ogives, et coiffé d'une flèche à lanternon, a été construit en 1407, avec le produit des confiscations opérées sur les Patriciens après la victoire des Métiers et Corporations en 1396.

L'hôtel de ville se compose de bâtiments d'âges divers, posés, comme bien d'autres édifices de Cologne, sur un soubassement de vieux murs romains. Sur la façade du côté de la Rathaus-platz, en avant de murs crénelés, la Renaissance a plaqué un élégant portique à colonnes corinthiennes, orné de quelques statues et bas-reliefs. La Renaissance se retrouve encore dans la cour des Lions, dont le nom rappelle la légende d'un bourgmestre de Cologne nommé Gryn, qu'au cours des luttes avec l'archevêque Engelbert, deux chanoines auraient fait traîtreusement jeter dans la fosse du lion de l'archevêque, — de laquelle fosse d'ailleurs le vaillant Gryn, ayant tué le lion, put sortir sain et sauf, tandis que le peuple accouru pendait

les deux traitres à une porte du Rathaus, appelée depuis *la Pfaffen-thor*, la porte des prêtres.

Autour du Rathaus et pour l'accompagner, se voient nombre de vieux pignons et d'édifices gothiques, le bâtiment des Archives, la chapelle du

Conseil, et le *Gurzenich* aussi, charmante construction qui n'était que l'entrepôt des marchandises des frères Gurzenich, négociants du ^{xv}^e siècle, donnée à la ville vers 1475, et devenue local des fêtes dans sa grande salle de l'étage, pour les réceptions de grands personnages, notamment des empereurs Frédéric III, Maximilien I^{er} et Charles-Quint. La décadence survint dès le ^{xvii}^e siècle, et la ruine et l'abandon. Depuis le ^{xviii}^e siècle, le Gurzenich était redevenu magasin, lorsque de nos jours on lui restitua tout son lustre à l'intérieur comme à l'extérieur. Sur la Martinstrasse sa façade est



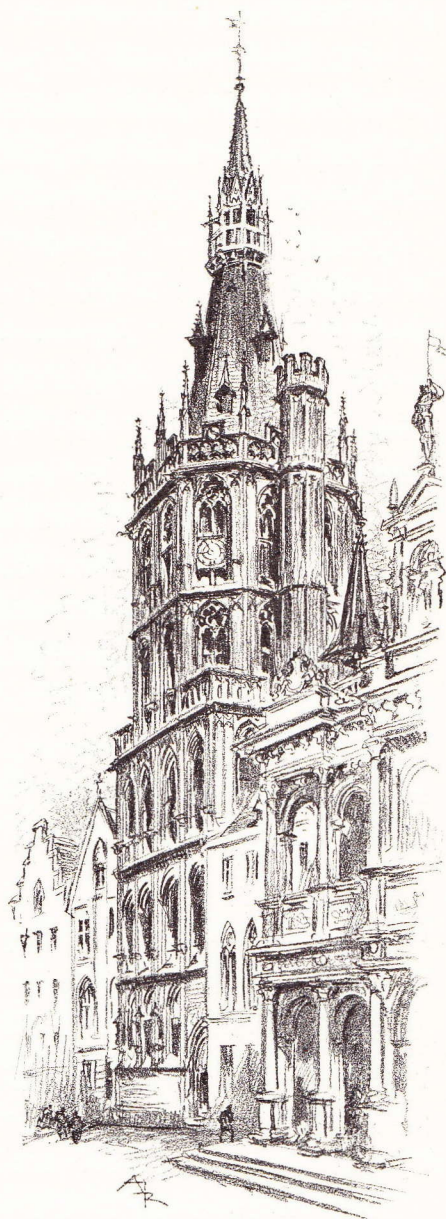
COLOGNE. — MAISON DES TEMPLIERS

charmante avec ses encadrements de meneaux, ses créneaux décorés et ses tourelles d'angle.

Tout près, dans la Rheingasse, la Chambre de Commerce occupe une maison des Templiers, un énorme pignon divisé au-dessus du rez-de-chaussée en cinq étages de belles fenêtres romanes variées, aux arcatures géminées. On rencontre aussi nombre de pignons anciens, gothiques ou Renaissance, qui portent au-dessus de la dernière fenêtre une potence plus ou moins sculptée et décorée, supportant la poulie pour la montée des ballots dans les immenses greniers.

Un peu après Sainte-Marie au Capitole, il y a dans la Sternen-strasse, rue des Etoiles, une maison, le logis Jabach, qui n'attirerait pas l'attention sans la plaque commémorative placée au-dessus de la porte. Rubens y est né, et Marie de Médicis, à qui le peintre a consacré toute une galerie de toiles allégorisant les événements de sa vie de reine, — la mère de Louis XIII, reine de France, chassée de France, à qui, en plus d'autres choses, on put reprocher de n'avoir pas été assez surprise par la mort d'Henri IV, — vint y mourir, vieille et presque misérable, en 1642. La façade de cette maison est assez indifférente parce qu'elle a été refaite, comme l'indique la porte datée de 1729.

Une grande artère parallèle au Rhin fait circuler la vie à travers Cologne, de la Severin-thor à l'Eigels-tein-thor ; c'est la Hoch-strasse, la rue des grands magasins, dans la par-



COLOGNE. — LE RATHAUS

tie centrale de la ville. Au-dessus, il y a encore des quartiers anciens, mais moins serrés. Beaucoup d'édifices modernes, le Palais de Justice en style Renaissance, le nouveau théâtre en rococo, la direction de la police, grand bâtiment tout neuf qui présente la rude et sévère allure d'une caserne du ^{xii}^e siècle, et combien d'autres, École de commerce, Musée industriel sur les Ringstrasses ou boulevards qui font le cercle autour de la ville, sur l'emplacement des anciens remparts.

Non loin du Dom, le musée Wallraf-Richartz ouvre ses salles, où naturellement l'École de Cologne et les primitifs allemands sont admirablement représentés, où triomphent tous ces artistes souvent merveilleux tout simplement, si nombreux aux grands siècles à Cologne, puisqu'on a pu relever dans les registres locaux de la belle période, des centaines de noms, méconnus, inconnus ou presque, alors que les plus petits sous-Botticelli d'outre-monts sont célébrés par toutes les trompettes du monde, comme les seuls représentants de l'art, monopolisé aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles par les écoles d'Italie.

De Colonia, la vieille cité romaine, tous les souvenirs ne sont pas cachés sous les églises ou les monuments civils; on retrouve des vestiges çà et là qui permettent d'en mesurer l'étendue et l'importance, notamment du côté du Palais de Justice, le long de l'Arsenal, grand bâtiment du ^{xvii}^e siècle, un débris du rempart romain qui se relie au coin de la rue à une grosse tour dont la base est romaine, la partie supérieure, à quatre ou cinq cordons en petit appareil losangé, mérovingienne, et que des défenses gothiques couronnèrent sans doute, au Moyen-Age, par-dessus les grands créneaux rétablis de nos jours.

La vieille ceinture crénelée de Cologne ne s'est dénouée qu'en 1881, pour laisser la place à une longue avenue circulaire plantée d'arbres et coupée de jardins par endroits, entre deux lignes de belles constructions amorçant des quartiers neufs aux larges voies.

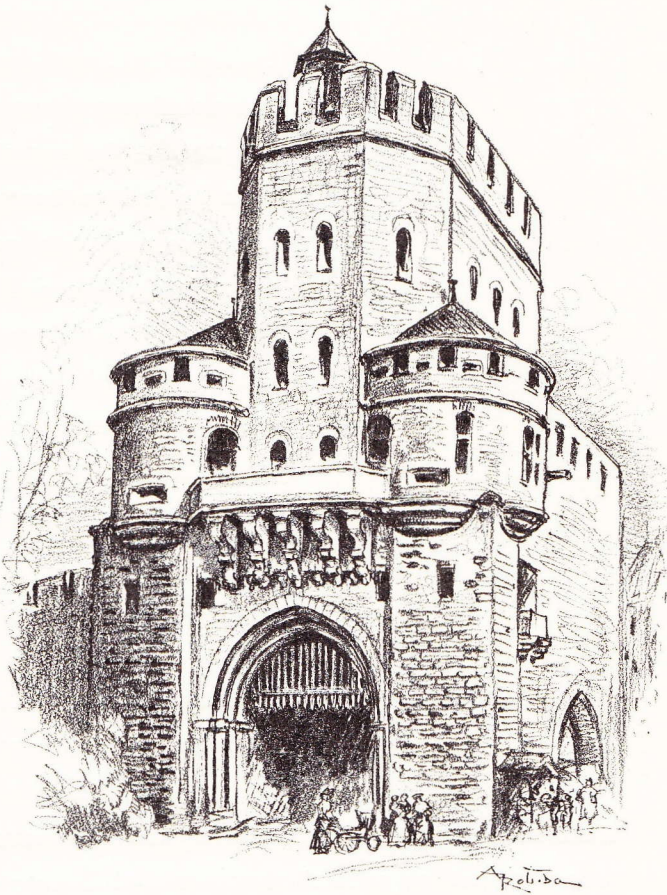
On a conservé heureusement quelques portes de ces murailles du Moyen-Age, assez fortes si l'on en juge par l'importance de leurs restes. Ces remparts n'eurent pas de sièges mémorables à subir; Cologne, à l'abri de ces solides défenses, dut la décadence, dont elle s'est si superbement relevée de nos jours, d'abord à ses dissensions intérieures, aux luttes de la bourgeoisie

et des métiers, aux proscriptions, puis aux misères des guerres des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles

Sur le quai du Rhin se dresse sur soubassement plus ancien, la *Bayenthurm*, fort belle tour du ^{xiv}^e siècle, qui défendait jadis le saillant sud-est des remparts, devant la petite île de Rheinau maintenant rattachée à la rive. On rencontre ensuite la Severin-thor, gros massif carré surmonté d'une tour, puis le grand fragment de muraille enveloppée de verdure, protégeant au fond de son fossé planté d'arbres un paisible *Kindergarten*, jardin d'enfants bien abrité.

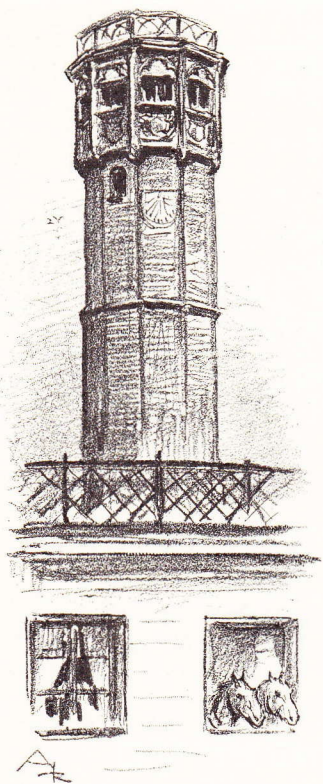
Continuons à suivre le Ring en descendant le cours de l'histoire d'Allemagne : *Sachsenring*, *Saliersring*, ring des Saxons, ring des Francs-Saliens, *Hohenstaufen-Ring*, *Barbarossa-platz*, *Habsburger-Ring*, *Hohenzollern-Ring*.

Voici la *Hahnen-thor*, porte des coqs, deux tours rondes habillées d'un lierre touffu, transformées en musée historique ; — et pour achever le cercle en retournant au fleuve, l'*Eigelstein-thor*, bâtie en 1200, deux grosses tours sévères, avec les hourds de bois rétablis au-dessus de la porte vers l'extérieur, et du côté de la ville, sous des ouvertures romanes, décorée, lors de sa récente restauration, d'une statue de chevalier du ^{xii}^e siècle, portant l'écusson impérial.



COLOGNE. — LA SEVERINTHOR

Devant l'église des Apôtres se trouve l'immense place du Neu-Markt; une toute petite chose nous y ramène. Il y a près de la caserne, à l'angle de la Richmodis-strasse, une maison moderne que l'on ne regarderait pas s'il ne s'élevait au-dessus de la façade une haute tourelle d'escalier gothique enclavée dans la construction, et si l'on ne découvrait au troisième étage, sous le toit, une fenêtre ouverte, avec deux têtes de chevaux sortant en trompe-l'œil. La maison remplace un vieil hôtel patricien et les chevaux se rapportent à une vieille histoire.



COLOGNE. — LA RICHMODIS-HAUS

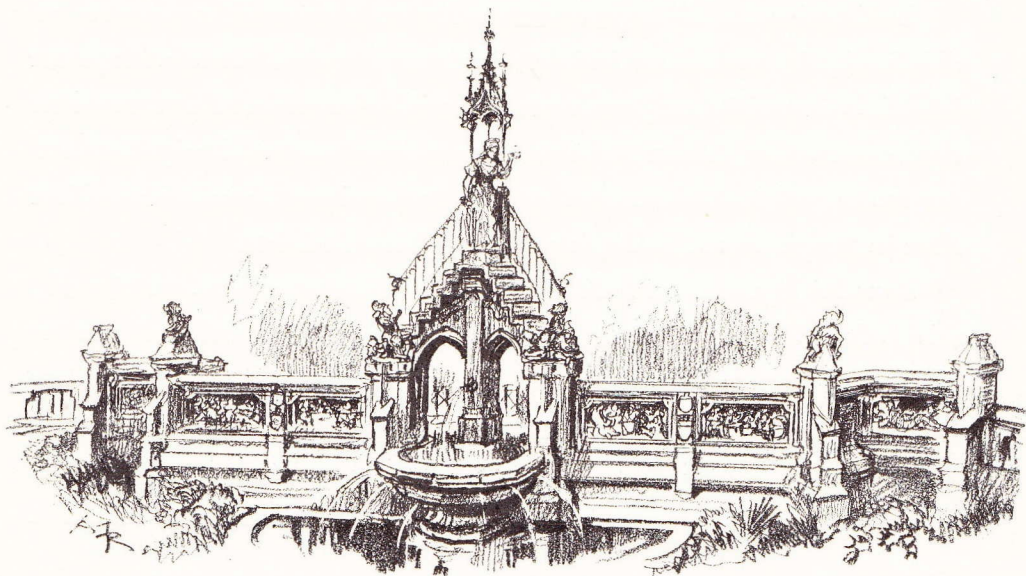
Au ^{xiv}^e siècle, une épidémie ravageait Cologne, emportant chaque jour des centaines d'habitants. La jeune épouse d'un riche patricien, le seigneur Richmodis von der Aducht, fut frappée et trépassa en quelques heures. Son corps, au milieu de la désolation de la famille fut porté au cimetière de l'église des Apôtres, pour être enseveli dans le caveau familial.

Pendant la nuit, des voleurs s'introduisirent dans le cimetière et, pour enlever les bijoux du cadavre, ouvrirent caveau et cercueil. Comme ils arrachaient en grande hâte les bijoux et l'anneau nuptial de la morte, celle-ci ouvrit les yeux et se releva tout à coup. Les voleurs épouvantés s'enfuirent. La pauvre femme, qui n'était qu'en léthargie, aussi effrayée qu'eux, se traîna hors du cimetière, et à grand'peine marcha vers son logis.

Tout était noir, tout dormait, sauf le seigneur d'Aducht que le chagrin tenait éveillé. La dame Richmodis heurta l'huis à coups redoublés. Des serviteurs descendirent et par la porte entre-bâillée reconnurent leur maîtresse enveloppée de son suaire. Ils refermèrent vivement et coururent avertir le maître de l'effroyable vision. Celui-ci haussa tristement les épaules. Le marteau de la porte se fit entendre à coups plus pressés. D'autres serviteurs

arrivaient, effrayés aussi. — Je le croirai, dit le seigneur d'Aducht, lorsque mes chevaux monteront de leur écurie au grenier !

Au même instant, dans l'escalier, retentit un terrible vacarme. A grand fracas les deux lourds chevaux du seigneur d'Aducht rompaient les portes, s'élançaient sans hésiter dans l'escalier en martelant les marches, et leur galopade continuait d'étage en étage jusqu'au grenier.



COLOGNE. — LA FONTAINE DES LUTINS

Le seigneur d'Aducht descendit vivement, ouvrit et reçut dans ses bras sa femme ressuscitée. La légende dit qu'ils vécurent longtemps très heureux et qu'ils eurent beaucoup d'enfants. En mémoire du miracle, deux chevaux sculptés en bois furent placés à la plus haute fenêtre du logis, et ceux d'aujourd'hui sont leurs successeurs en haut de la maison reconstruite.

Devant le porche nord de la Cathédrale, une grande fontaine toute neuve, illustre pour ainsi dire une autre légende qui n'a, elle, rien de macabre. Les gens de Cologne, paraît-il, pouvaient jadis être paresseux à leur aise ; de braves nains, des farfadets de la même race que ceux de Rübezal, se chargeaient de toutes les besognes urgentes, la nuit, pendant que tout dormait, sans rien réclamer pour ces services discrets ; et cela semblait très

doux à tout le peuple, libre de jouer aux boules en buvant de la bière toute la sainte journée. Et tout ce bonheur finit un jour, hélas ! par la faute de la femme d'un tailleur qui, étonnée de ne pas voir son mari se préoccuper de l'habit du bourgmestre à livrer le lendemain matin, se douta de quelque chose et, se levant la nuit, surprit les petits hommes au travail, ce qui les mit en fuite pour jamais.

La fontaine est en largeur comme une sorte de mur ; en quatre bas-reliefs alignés, en voit les farfadets jouer de la scie et de la varlope sur l'établi du menuisier, saigner le cochon, confectionner boudins et saucisses chez le charcutier, mettre le vin en tonneau dans les caves du vigneron, etc. Au centre, en haut d'un escalier, la trop curieuse femme du tailleur élève sa lampe devant la dégringolade des bons farfadets.

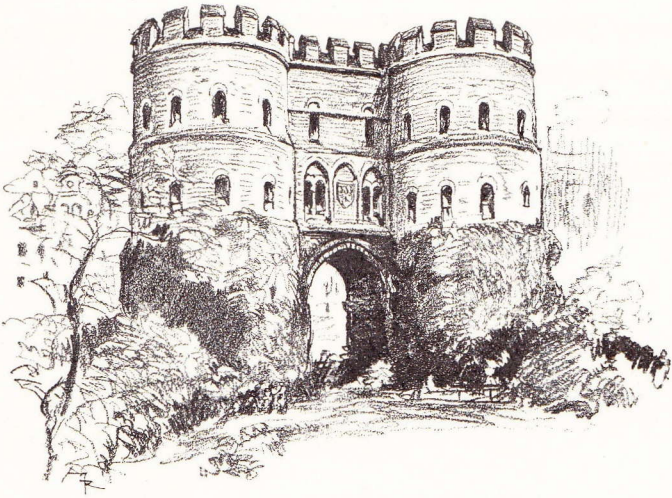
Dans les légendes allemandes, les tailleurs jouent souvent un rôle. Il y a la ballade très amusante du tailleur en enfer, qui prétend y utiliser ses talents, qui joue de l'aiguille et des ciseaux, coupe, taille des boutonnieres dans la peau des diabolins, les repasse ensuite avec son gros fer, en y mettant une telle brutalité, que Satan au désespoir le prie de s'en aller, jurant bien, quoi que fassent les tailleurs sur terre, de n'en jamais recevoir aucun en enfer.

Cela ne ferait pas mal, d'illustrer ainsi par les rues et par les places les vieilles histoires et les légendes, et tous les admirables contes créés en tous pays par l'âme populaire en sa fleur de jeunesse et de naïveté. Que de thèmes merveilleux pour les sculpteurs, si le goût pouvait en venir. Vraiment, ce serait un peu plus joli que tous ces hommes politiques, prétentieux tas de pierres ou vilains morceaux de bronze, désagréables à rencontrer au coin d'une rue, et qui nous donnent en passant un léger frémissement d'inquiétude : Grand Dieu ! s'ils allaient parler encore !

Puisqu'aussi bien, à peu près tout ce que nous voyons autour de nous de bon et de beau nous vient du passé, ou de l'imitation raisonnée de ce passé, il ne faut pas avoir peur de le fouiller, ce passé, jusqu'au plus profond, — même de celui qui n'est pas tout à fait « arrivé », et qui n'est pas le moins intéressant. Tout bien pesé, l'homme qui a trouvé le conte du Petit Poucet, qui a inventé Rübezal ou Peau d'Ane, celui qui a composé la

chanson *au Clair de la Lune*, ces illustres inconnus ont plus et mieux travaillé pour le bien réel de l'humanité que l'auteur de telle ou telle grosse invention moderne. Cela me paraît tout à fait hors de doute.

Dans ces contrées du Rhin, sans remonter au dieu Thor et à Odin, en laissant de côté la pure mythologie, les fantastiques dieux et déesses aux aventures innombrables et compliquées, il y en a tant et tant, de légendes de toutes les couleurs, de sombres et de gaies, de farouches et de plaisantes,



COLOGNE. — LA HAHNENTHOR

de terribles comme ce *Chevalier de la Mort*, qui chaque fois que la guerre menace, apparaît une nuit, devant je ne sais quel vieux burg, à cheval et armé de toutes pièces, et pendant des heures, décrit des cercles en l'air autour du donjon, tourne et galope à la tête d'un escadron d'ombres casquées et cuirassées, brandissant leurs armes et poussant d'effroyables clameurs, les yeux étincelant par les trous des heaumes... Quel pendant cela ferait à la Revue nocturne de Raffet.

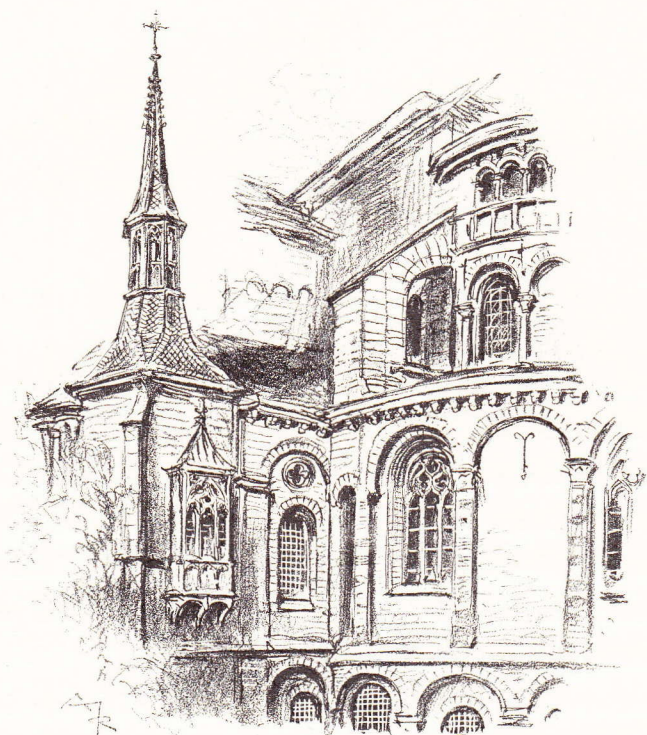
Et cette autre d'allure historique, la chevauchée funèbre de Rodolphe de Habsburg, le bon Empereur qui, se sentant mourir en un de ses châteaux, se fait hisser et attacher sur son cheval, galope, galope en tête de ses fidèles et des dignitaires de sa cour, et gagne Spire, où il arrive pour expirer dans le Dom, près de son tombeau préparé.

Il y en a aussi de plus gaies, comme la légende de la méchante comtesse d'un burg aux confins de la Hollande, une dame revêche, qui, implorée par une malheureuse bohémienne se traînant affamée avec deux jumeaux sur les bras, la chasse de son château en lui reprochant cette progéniture.

— Je vous en souhaite autant que de jours dans l'année, dit la malheureuse.

Et peu de mois après la méchante comtesse met au monde un superbe garçon, ce dont le comte sourit enchanté pour l'avenir de sa maison ; puis un autre, puis trois, quatre, cinq... le sourire s'éteint... six, sept, huit, quinze, trente, cinquante, etc., hélas, jusqu'au 365^e !

Heureusement, l'année n'était pas bissextile, mais déjà, devant cette trop large surabondance d'héritiers, le noble comte avait perdu la tête.



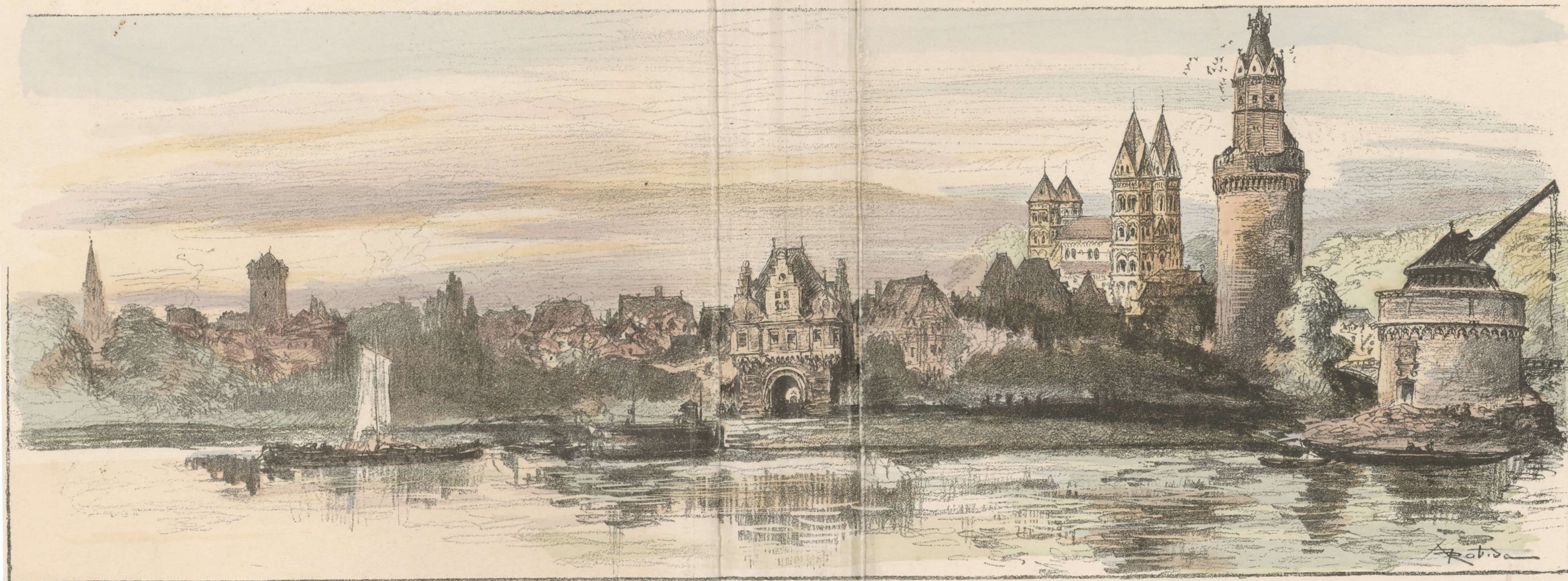
A. Robida

Les
Vieilles Villes
du
Rhin

A. Robida

Les Vieilles Villes du Rhin

A travers la Suisse, l'Alsace, l'Allemagne & la Hollande



Dorbon Aîné
Paris

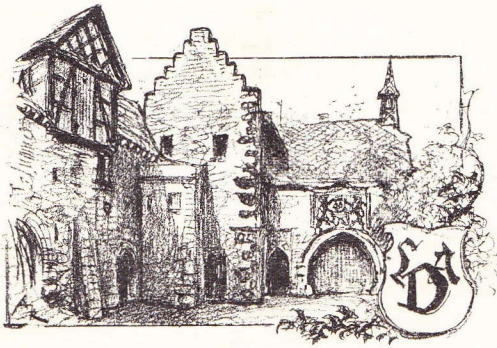
Dorbon Aîné
53^{ter} Quai des Grands-Augustins
Paris

A. ROBIDA

LES

VIEILLES VILLES DU RHIN

*A TRAVERS LA SUISSE, L'ALSACE, L'ALLEMAGNE
ET LA HOLLANDE*



LIBRAIRIE DORBON AINÉ

53 ter, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS

PARIS